

# Prologue : Giuliano 1453-1478

---

En l'an de grace 1453, au début du printemps, naquit Giuliano di Piero de Medici. Il posa pour la première fois les yeux sur la ville de Florence dans les bras de sa mère, la blonde Lucrezia Buonarrotti, du haut d'un des balcons du Palazzo Medici, et, pour la première fois également, sourit. Il ne pouvait alors, pas plus que sa mère, imaginer comment il régnerait aux côtés de son aîné Lorenzo sur cette cité industrielle. Pas plus qu'il ne pouvait savoir comment ils en feraient la capitale d'un renouveau des arts et de la culture, ni à quel prix, mais il sourit cependant.

Son grand-père Cosimo, lui, le savait cependant, ou au moins l'espérait et oeuvrait en ce sens. Banquier, il était devenu, avec une prudence et une foi toute médiévale le Pater Patrias, le père de la nation florentine toute entière. Ainsi les Médicis avaient grâce à lui acquis une position dominante dans la capitale Toscane. Mais si Florence était réputée déjà pour un travers, c'était pour l'instabilité et la complexité de son système démocratique, et la facilité avec laquelle allaient et venaient les fortunes des familles élues à la Signoria, l'assemblée élue dirigeant la ville.

Or Cosimo n'était en rien joueur, il administrait ses affaires sans risques inutiles et voulait assurer à tous ses descendants un avenir sans risque de déchéance.

Ainsi fit-il donner à ses petit-enfants, et dès leur plus jeune âge, une éducation poussée et des plus pragmatiques : opérations bancaires et prudence politique, rester riche et charmer le peuple sans jamais prendre le risque d'outrepasser son rang.

Mais Giuliano comme son frère avaient aussi une mère, aussi discrète fut-elle en comparaison. Issue de cercles plus nobles et bien mieux éduqués, poétesse à ses heures, amies de nombreux artistes, elles s'attacha à ce qu'ils reçoivent une éducation moderne : arts, études des anciens, philosophie et somme toute cet esprit qui ferait l'humanisme des siècles à venir.

En 1464, quand Cosimo mourut, Giuliano perdit son premier, son plus vital repère, car il était pour lui, comme pour toute la ville, un mentor et modèle plus que toute autre chose. Giuliano vit ainsi son père reprendre le flambeau et diriger Florence, non seulement dans l'ombre, mais dans celle plus oppressante de son père Cosimo, dont il ne sut sortir.

Giuliano profita de l'emploi de Piero pour mieux sémanciper, pour expérimenter. Aux côtés de son aîné, le brillant Lorenzo, que tous surnommaient déjà Il Magnifico, il fréquenta tant et plus des artistes et érudits qui feraient de Florence la capitale du monde en de telles entreprises : Angelo Poliziano et ses vers élogieux, sa dévotion à Lorenzo ; Sandro Botticelli ; Andrea del Verrochio, Michelangelo Buonarroti, la liste en était longue, et prestigieuse, combien plus qu'on ne le pensait alors. Autant que son aîné, il appréciait leur compagnie et s'abreuvait, se grandissait de leurs idées et, pour certain, d'un génie déjà si apparent.

Mais il goûtait aussi aux plaisirs plus simples et plus communs.

Plus que Lorenzo peut-être, il avait goût aux fêtes, aux joutes et aux jeux de l'amour.

Ainsi, il s'entoura régulièrement de personnages moins hauts, moins clairement destinés à entrer dans l'Histoire mais plus facilement sujets aux rires et aux courses de nuit parmi les rues les moins lumineuses de la capitale toscane. Ceux-ci étaient parfois attachés à la cour du Palais Medici, mais, plus souvent, ils vivaient de leurs pécules d'anciens mercenaires, de rapines astucieuses ou de menus contrats mobilisant leur habitude de la violence et de l'intimidation.

En 1469, Piero mourut de la douloureuse et semblait-il inévitable affliction des hommes Medici, cette goûtte qui fut ainsi associée à son nom. Ses fils savaient déjà qu'ils finiraient ainsi, s'ils ne mouraient plus jeunes et plus accidentellement. Mais Giuliano, alors, était encore bien jeune, se croyait immortel et infiniment libre en enterrant son père l'armée même où il devenait enfin majeur.

Ce ne fut cependant pas une libération, mais une lourde charge que de seconder son frère pour diriger cette ville, sans légitimité autre que la fortune que leur laissait leur père et les nombreux alliés qu'elle permettait d'acheter. Giuliano dut donc, pour la survie des siens, s'éloigner tant et plus de ses vieux camarades et se plonger avec Lorenzo au coeur de la politique des royaumes italiens et des luttes d'influence des familles florentines. Mais il ne goûtait guère de telles occupations, et s'en fatigua vite. Au bout de quelques mois d'un sérieux indi-

geste, il se sentait oppressé de responsabilités. Il ne vit qu'une issue pour retrouver un peu de l'air qui lui manquait : revoir ses anciens compagnons de débauche au moins de temps à autre. Leurs premières retrouvailles le soulagèrent tellement qu'il le voulut plus proches. Ainsi, il leur trouva autant qu'il le pouvait, postes de protecteurs, gardes du corps discret de lui-même ou son frère voire d'artistes logés au Palais Médici. Les anciens mercenaires se firent à ce confort et à ses taches ne dépassant que bien rarement l'échauffourée de taverne ou le mari jaloux. Ces fonctions officielles, généreusement payées et somme toute peu fréquentes leur laissait tout loisir de poursuivre leurs passions : le vin, les filles d'un soir et les couplets paillards dans un bouge où un autre tant qu'on y servait à boire.

Giuliano, employeur mais ami, loin de les en blâmer, profitait au contraire autant qu'il le pouvait, de pareilles occasions pour les accompagner et oublier son frère, la banque, la Signoria, le pape, le Roi de Naples, enfin, le monde entier.

Mais Giuliano buvait-il pour oublier ces adversaires avec lesquels il négociait sans cesse ou pour oublier celui avec lequel jamais il ne le pourrait : ce mal qui le rongait après avoir tué son père ?

Cette question, lancée par une courtisane déjà fort éméchée, provoqua un silence incongru à la table où Giuliano et ses amis buvait et chantait depuis presque deux heures.

On était le 25 avril 1478, un soir de printemps des plus doux, et Giuliano avait profité de l'entrain pascal de ses amis état pour aller s'oublier en autant de tavernes qu'il serait nécessaire.

En réponse, Giuliano, l'air pensif, vida d'un trait un nouveau godet, se gratta le menton avant d'articuler doucement :

- Hmm, je ne sais que dire : dois-je te féliciter pour ton acuité, égalée uniquement par celle de ma maîtresse, ou te faire jeter dehors pour avoir ainsi assombri ces festivités ?

- Vous pourriez, mon seigneur banquier, me donner la place de votre maîtresse puis m'envoyer me faire foutre... en votre compagnie, ce qui vous garantirait de ne rien regretter.

- J'ai fort envie d'accepter au moins la seconde partie de ta proposition, répondit Giuliano entre deux éclats de rire, ton culot semblant valoir ton cul, je n'en serais sans doute pas déçu...

- Et la première ? relança-t-elle avec un déhanchement des plus suggestifs.

- Ah, je crains de te décevoir. Il y a quelques mois, vois-tu, tu aurais sans doute pu l'égaliser. Mais elle est maintenant cent fois plus belle que tout autre car elle porte mon enfant...

A cette évocation, Giuliano sembla passablement dégrisé et, ignorant soudain la courtisane attristée d'avoir trop loin poussé sa chance, se tourna vers son voisin :- Où sont les autres, Franco ? Je nous aurais espérés plus nombreux.

- Ils baisent les femmes d'autres qu'eux, accompagnent votre frère, jouent aux cartes, dépouillent un marchand arrogant mais sans appuis politiques, reviennent d'une visite à Pise, soignent une diarrhée mémorable et sont reçus à dîner chez les Pazzi.

- Eh ? Tout ça... je ne les aurait pas crus si actifs. Tu es sur qu'ils vont faire tout ça en une soirée ?

- Collectivement, oui. Telle était votre question, non ?

Giuliano resta silencieux quelques instants, se repassant la liste des activités de ses amis.

- Mais qui s'occupe du marchand ?

- Ah ! C'est la surprise, effectivement. Votre perspicacité en de telles affaires est donc toujours aussi irréprochable. C'est Maria. Seule.

Giuliano rit de son coeur, visiblement enchanté.

- Superbe ! Je plains le marchand. Il aurait été charitable de la faire accompagner, non ?

- Elle a insisté pour y aller seule

- Cette fille m'étonnera toujours, Franco. Elle ne connaît pas sa place... et c'est tellement mieux comme ça... Crois-tu qu'elle nous rejoindra ensuite ?

- Hmm, je ne crois pas, il faudrait pour qu'elle soit tentée que nous buvions plus de vin et que nous fassions beaucoup plus de bruit...

- Bien ! Si telle est la condition de si exceptionnelle présence, il nous faut alors obtempérer. Mes amis, finit-il en regardant droit dans les yeux ses trois camarades de boisson assis autour de la table, Au travail !

-o-O-o-

Le vin avait coulé avec tant de constance et de vigueur que la lumière matinale du soleil florentin arracha à Giuliano une longue bordée d'injures incomplètement articulées. Son esprit lui sembla dans un premier temps totalement incapable de quelconque pensée. Il ne put que regretter que cela ne soit pas complètement le cas lorsqu'il se rappela qu'il devait ce matin rejoindre son frère pour accueillir Monseigneur Salviati, évêque de Pise. Il lui fallait donc se lever, quoiqu'en dise sa tête, et malgré le soutien inconditionnel qu'elle recevait de son estomac.

Après dix minutes de profondes inspirations, Giuliano parvint à les révolutions de son crâne à une vitesse plus raisonnable. Il ne sentait pas sa bouche, ce qu'il considéra être une bénédiction, et ses jambes tremblaient doucement alors même qu'il était encore couché. Il décida cependant de se lever. Il regroupa toutes ses forces et fit une première tentative.

Il parvint à tomber du lit.

N'ayant que peu d'espoir d'obtenir rapidement un succès plus marqué maintenant qu'il était au sol, il se résolut à appeler un serviteur. La porte s'ouvrit alors qu'il n'avait même pas achevé son premier appel. Ce n'était pas un serviteur mais un ami, un homme de sa bande, Ercole, ancien sergent d'armes à la bonne bouille ronde. Giuliano se demanda un instant si Ercole avait été avec lui la veille.

La logique suppléa à la mémoire et l'air alerte d'Ercole lui fit conclure que ce n'était pas le cas.

Cette question réglée, il en vint à la seconde, plus actuelle.

- Que fais-tu là ? demanda-t-il et sa voix lui parut des plus pâteuses. Tu n'es pas valet, que je sache !

- Messire, vous avez menacé de mort le serviteur que votre frère a envoyé vous réveiller ce matin. Je me suis donc dévoué pour le remplacer et attendre votre réveil...

- Attendre ? Mon frère ? Ce matin ! Quelle heure est il, Ercole ?

- Midi, ou peu s'en faut... Votre frère a demandé que vous le rejoigniez dès que possible, dès que vous seriez remis de votre douloureuse attaque de sciatique, ainsi qu'il l'a mentionné à vos invités.

- Bougre de demeuré ! Incapable ! Premier des nombreux crétins que comptent cette ville !

- Messire, je ne mer...

- Pas toi, Ercole, repris Giuliano, d'une voix à nouveau pâteuse et fatiguée, moi ! Moi, le premier des incompetents ! J'ai raté l'évêque ?

- Oui, mais il est encore temps pour la messe si nous ne trainons pas.

Avec une bordée de jurons à moitié étouffés, Giuliano prit appui sur Ercole et parvint à se relever.

Il trébucha jusqu'à l'antichambre de ses appartements où une bassine d'eau l'attendait. Il y plongeait la tête et se sentit un peu mieux.

Il envoya alors Ercole lui chercher un gobelet de vin et une tranche de pain pendant qu'il s'habillait rapidement.

Cinq minutes plus tard, après un petit déjeuner rudimentaire mais efficace, Giuliano franchissait les portes du Palais Médicéen, faisant presque bonne figure.

Cela ne dura qu'un instant : il poussa un grognement et lança à Erode un regard désespéré en apercevant Francesco de Pazzi et son âme damnée, Bernardo Bandini, l'attendant à l'entrée de la Via Larga. Francesco s'approcha, l'air empressé, et prêta immédiatement son bras à Giuliano.

- Vous voilà enfin ! s'exclama-t-il, je m'inquiétais pour vous, on vous disait souffrant... laissez-moi vous aider.

Quelque peu surpris par l'affabilité de celui qui était malgré tout un des membres influents de la concurrente la plus acharnée de la banque Medici, il accepta cependant son aide poliment.

Son état, en effet, lui fit mettre de côté ses doutes rapidement pour profiter au moins quelques instants de l'aide de Francesco, grimant quelques instants et sans grand mal sa fatigue en sciatique. Ercole, par contre, vit dans cette sollicitude un calcul bien plus vil : Francesco était maintenant assuré d'une chose : Giuliano ne portait pas le doublet de maille qu'il aurait du revêtir pour une telle occasion s'il avait été dans un état normal...

Le trajet jusqu'à Santa Maria del Fiore n'était pas très long mais l'air frais fut pour Giuliano salutaire et il était dans un état presque normal lorsque, se frayant un passage à travers la foule, il passa les grandes portes de la cathédrale.

Au vu de la foule exceptionnelle, et de l'heure tardive, il décida de rester au fond de la cathédrale, aux cotes de Francesco et de Bernardo. Il nota l'absence d'Ercole, qui avait visiblement été bloqué par la foule amassée sur le parvis. Quelques instants plus tard, la messe commençait.

Giuliano observa son frère, dont il admirait toujours la prestance et la distinction. Sa tenue, moins ostensiblement riche que celles des autres dignitaires entourant l'autel, le mettait cependant parfaitement en valeur, il était en toutes chose le prince de la cité...

La messe se déroula sans surprises et elle rendit par la même à Giuliano, malgré ses efforts, une part importante de son mal de tête.

Ainsi, il ne remarqua pas les lames que dégainèrent ses deux voisins lorsque l'officiant éleva vers les cieux l'ostie, tout au moins pas avant sur il ne soit trop tard :

Le premier coup, porté avec force par Baudini, lui ouvrit le crâne. Les dix-neufs suivants, portés avec frénésie par Francesco de Pazzi, transpercèrent sa poitrine et son ventre.

Il eut à peine le temps d'apercevoir, sous le dôme central, les deux prêtres jouxtant son frère dégainier chacun une dague, que déjà, la mort se saisissait de lui.

En l'an de grâce 1478, le premier jour de Mai, Giuliano di Piero de Medici fut inhumé en la, où il put reposer en paix.

Il fallut par contre bien des années pour que l'ampleur du complot ayant mené à sa mort soit mis à jour, et plus encore pour que ses répercussions meurent à leur tour.

SEb  
Mai 2005